

Le Professeur Désiré Nys

In: Revue néo-scolastique de philosophie. 30° année, Deuxième série, N°17, 1928. pp. 47-57.

Citer ce document / Cite this document :

De Wulf Maurice, Renoirte Fernand. Le Professeur Désiré Nys. In: Revue néo-scolastique de philosophie. 30° année, Deuxième série, N°17, 1928. pp. 47-57.

doi : 10.3406/phlou.1928.2495

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/phlou_0776-555X_1928_num_30_17_2495

IV

LE PROFESSEUR DÉSIRÉ NYS

L'éloge académique fut prononcé à l'Université de Louvain le 16 novembre 1927, par M. M. De Wulf. En voici quelques extraits.

Le collègue dont nous commémorons aujourd'hui le pieux souvenir voua le meilleur de lui-même au culte de la science ; il usa sa vie à l'étude ; il se donna tout entier à sa chère Université : peut-on lui rendre plus bel hommage ? L'humilité de M. Nys — cette humilité qui nous impressionna tous, parce qu'elle était le signe de la vraie grandeur — s'employait à entourer d'ombre ses initiatives et ses travaux. Cet homme avait coutume de placer tout ce qu'il faisait dans un plan d'éclairage, où toute activité humaine pâlit, — le plan du divin. Mais ses actes et ses travaux parlent par eux-mêmes ; ils lui survivent ; et nous qui pouvons les comparer à ce que d'autres accomplissent, et les situer dans l'économie des choses limitées et imparfaites, nous nous inclinons avec respect et reconnaissance devant l'œuvre scientifique qu'il accomplit.

Pour comprendre le sens plénier de cette œuvre, il faut la replacer dans le cadre de l'Institut de philosophie, auquel notre collègue demeura attaché de 1893 jusqu'à sa mort. C'est en octobre 1893 que, sous la direction et la présidence de feu S. Em. le cardinal Mercier, fut organisé pour la première fois un cycle de cours philosophiques et scientifiques, où l'idéal, caressé par le maître recevait sa réalisation. Nys fut attaché à l'Institut naissant comme chargé de cours, et il commença de porter sur ses épaules une des plus lourdes tâches qu'il soit possible de confier à un professeur : l'enseignement des sciences inorganiques dans leurs rapports avec la cosmologie ou la philosophie de la nature. Ce jour-là, il avait trouvé sa voie — voie dans laquelle il marcha jusqu'à la fin, en ligne droite, sans jamais se laisser détourner par les à-côtés du chemin.

Il était admirablement préparé à ce dur et délicat labeur.

* * *

Né à Saint-Léger, le 23 novembre 1859, d'une famille de tra-

vailleurs de la terre, il fit ses études humanitaires au collège de Bonne Espérance ; et, après avoir accompli à Tournai les études que lui imposait sa vocation sacerdotale, il vint à l'Université de Louvain, où il prit le grade de bachelier en théologie, et celui de candidat en sciences naturelles. Si on se reporte à la mentalité régnante aux environs de 1880, il pouvait sembler étrange, presque anormal, de voir un jeune théologien-philosophe, fréquenter le cours des chimistes et des physiciens. Mais D. Nys affectionnait l'étude des sciences. Son esprit chercheur et observateur s'orientait vers les expériences et avant tout vers la chimie qui, plus que toute autre science, oblige le corps à révéler sa constitution intime.

Pour se faire la main au travail expérimental et couronner ses études, il s'en alla à Leipzig, à l'école d'un maître de renom, Ostwald, qui doit avoir exercé sur lui une influence décisive. Ostwald était, lui aussi, un philosophe doublé d'expérimentateur, et, à une époque où il y avait à ce faire un réel mérite, il réagissait contre les explications du mécanisme et de l'atomisme, alors en vigueur. Il pensait que, dans les bouleversements profonds dont s'accompagnent les combinaisons chimiques, la spécificité, le qualitatif éclatent partout et que, dès lors, le monde corporel doit recevoir une interprétation dynamique. Il est vrai qu'Ostwald, comme plus tard Duhem, alla fort loin dans la réaction ; son dynamisme excessif, le menant au phénoménisme, compromet l'interprétation même qu'il présente du monde des corps — ainsi que Nys le lui fera observer plus tard. Mais, en fin de compte, et sans s'en douter, le professeur de Leipzig ouvrait les voies aux conceptions néo-thomistes de la nature.

C'est à ces conceptions que D. Nys devait, au cours de sa carrière, conférer une merveilleuse consistance.

* * *

Déjà dans la dissertation inaugurale qu'il publia en 1888, sous le titre : *Le Problème cosmologique*, il précise le dynamisme modéré qui doit, selon lui, fournir la raison suffisante des phénomènes mystérieux du laboratoire, et il se rallie à la théorie de la matière et de la forme — la vieille explication aristotélicienne et scolastique à laquelle il fut le premier à insuffler un esprit nouveau.

Cette dissertation inaugurale fut écrite pour l'obtention du doctorat en philosophie selon saint Thomas, la suprême consécration des études thomistes telles qu'elles étaient organisées à ce moment. En outre de la dissertation, on exigeait de qui aspirait à ce titre

nouveau, une soutenance de thèses qui, je vous assure, n'était pas une vaine parade. Elle supposait une connaissance approfondie de la métaphysique, de la psychologie et de la morale thomiste. Un Jésuite, le P. de San, dialecticien consommé et éminent philosophe, avait coutume d'y prendre la parole et de soumettre aux récipiendaires ses difficultés personnelles. Nys subit avec éclat le feu de ces discussions. On lui passa au doigt l'anneau doctoral, et il prit rang dans la petite phalange des premiers docteurs en philosophie thomiste, à côté des Théodore Fontaine, des Jean Decoster, des Léon De Lantsheere.

Doctorat thomiste avant la lettre, qui ne ressemblait en rien à celui qui, aujourd'hui, porte ce nom. Car l'Institut de philosophie n'était pas encore né. Son futur fondateur roulait dans sa tête le plan qui devait présider à l'entreprise, et il avait la sagesse de former des hommes qui pussent le seconder.

D. Nys fut du nombre de ceux qu'un bref pontifical du 7 mars 1894 investit des fonctions professorales.

Aussitôt le jeune professeur se mit à l'œuvre : il organisa un laboratoire de physique et de chimie, où il s'appliqua à sélectionner les expériences, et à familiariser ses élèves avec celles qui mettent en lumière les activités fondamentales des corps. Il s'agissait, en effet, de rechercher la raison suffisante de ces activités, et à la lumière même des faits, de remonter à la nature des êtres. Comprenez-vous les vastes connaissances que pareilles investigations presupposent, le doigté qu'elles exigent. De fait le riche tempérament de M. Nys unissait en sa personne deux mentalités : la mentalité de l'homme de science, penché sur les faits, celle du philosophe attentif aux leçons qui s'en dégagent.

Homme de science, D. Nys s'astreignit toute sa vie — et ce n'est pas peu dire — à suivre les progrès, les évolutions, les marches et les contremarches des théories physiques, chimiques, électriques afin de dégager du fatras des expériences et des hypothèses ce qui pouvait intéresser une conception synthétique.

Philosophe, il resta en contact permanent avec la métaphysique à laquelle toute vue synthétique aboutit, et dont, en fin de compte, la philosophie de la nature n'est qu'une application. Il devait par là même posséder une connaissance approfondie non seulement du thomisme, dont il fut le serviteur loyal, mais des systèmes philosophiques modernes et contemporains afin de découvrir en eux leur âme de vérité et leur part d'erreur. A mesure qu'il avançait dans sa carrière, l'effort à dépenser grandissait : Quand furent suscitées tant d'explications nouvelles du temps et de l'espace, tant

d'interprétations inattendues de la matière et de ses forces mystérieuses, la tâche du maître devenait formidable.

Mais le chanoine Nys était un tenace. Il explora ces immenses champs de recherches comme ses parents avaient labouré la terre, sans trêve et sans flétrissement.

Pour entreprendre ces études, de pure théorie, il fallait une abnégation peu ordinaire, un amour du vrai pour lui-même, une haute dose de vertu intellectuelle et de sagesse. *Sapientis est ordinare.* Nul ne représente mieux que le professeur Nys l'esprit de l'Institut de philosophie, l'idéal qui présida à son développement. Par les vœux de Léon XIII son initiateur et de Mercier son fondateur, cette institution, unique en son genre, a pour raison d'être l'étude scientifique et l'étude philosophique pour *elles-mêmes*. La maison qui l'abrite doit être, dans tous les domaines un asile de recherches désintéressées — de ces recherches désintéressées qui font la gloire d'une Université et dont la parole de notre vénéré et aimé recteur proclamait récemment la noblesse et la raison d'être impérieuses.

Les difficultés de toute sorte, qui entourèrent l'Institut naissant et dont l'histoire n'est plus un secret, avaient établi entre le maître et ses collaborateurs une atmosphère de confiance absolue. Elles avaient mis en relief les vertus intellectuelles et morales de l'homme qui, à travers la tempête, ne modifia pas son chemin et continua, sans broncher, de marcher vers le but. D. Nys, comme les autres, subit l'ascendant de cette grande leçon de vie.

Après cela, est-il étonnant que cet homme, adonné à l'étude corps et âme, ait accompli des œuvres originales et durables ? Son cours de *Cosmologie*, qui reçut trois éditions, est connu à l'étranger, à l'égal des livres de S. E. le cardinal Mercier. Sir Bertrand Windle, de l'Université de Toronto, m'a répété qu'il considérait ce livre comme un livre classique. Il n'est pas possible de fixer ici par le détail les cadres philosophiques de cet ouvrage et les théories qui le remplissent. Force nous est d'indiquer l'esprit général de l'œuvre, et les directives qui ont présidé à sa confection.

Ces directives sont nettement marquées dans la troisième édition qui parut en 1916. Le premier volume combat le mécanisme traditionnel et le néo-mécanisme qui excluent la qualité du monde physique et chimique, — le mécanisme qui ramène la matière à des atomes homogènes en mouvement ; — le néo-mécanisme qui, sacrifiant à l'esprit actuel des sciences, détruit la notion métaphysique de la substance, et réduit le réel à des flots de phénomènes. — A l'extrême opposé, surgissent les réactions excessives du dyna-

misme, et notamment l'énergétisme d'Ostwald qui sans doute souligne la merveilleuse activité de la matière et sa complexité étonnante, mais se désintéresse non moins que le néo-mécanisme de la nature des phénomènes et de la substance dont elles jaillissent.

Après avoir démolí, D. Nys entreprend une construction nouvelle et originale. Il conserve l'atome, mais il en fait un individu chimique, une substance première, un être autosuffisant à exister par lui-même ; et il tient que les réserves prodigieuses d'énergie emmagasinées par la nature dans les particules de l'atome rèvèlent sa spécificité.

Nous voici ramenés au pluralisme et à l'individualisme d'Aristote et des scolastiques : dans le monde des non-vivants comme dans celui des vivants, toute existence est individuelle. De quelque nom qu'on appelle le résidu ultime de la matière inorganique, il faut lui connaître une subsistance autonome. Une colonie d'existences partielles est impossible. *Le nihil est praeter individuum* régit le réel dans ses entrailles les plus profondes.

Nous voici ramenés aussi à un dynamisme modéré ; les découvertes inespérées des sciences, entre autres la radioactivité, viennent s'ajouter à tous les faits déjà connus pour souligner la diversité spécifique des corps de la nature, mais l'étendue dans laquelle le corps se répand soumet la substance active à des entraves et à des passivités.

Nous voici ramenés enfin à cette autre grande doctrine traditionnelle de la mutabilité essentielle des composés chimiques. Si les atomes sont des substances affectées de spécificité, et s'ils s'unissent pour former des composés substantiellement différents, il est permis d'interpréter la nature intime des corps en termes de matière et de forme. Matière et forme, explication dernière du métaphysicien qui cherche la raison suffisante de changements et de phénomènes dont la nature offre le spectacle.

* * *

L'esprit de ce grand ouvrage se dégage dès lors avec une puissante netteté : c'est l'esprit de l'Institut de philosophie : « Confronter la philosophie scolaire avec les progrès des sciences, la mettre en contact avec les faits ».

Les mêmes directives et le même esprit sont aisément reconnaissables dans deux autres ouvrages, consacrés à des questions spéciales, la notion du temps et de l'espace, et qui se complètent comme les volets d'un diptyque. Dès 1907, D. Nys écrivit sur *La*

Nature de l'espace d'après les théories modernes depuis Descartes, un mémoire que couronna l'Académie royale de Belgique. Il y expose une théorie réaliste fondée sur la distinction du lieu interne et du lieu externe qui témoigne d'un remarquable effort de pensée.

Il devait reprendre les mêmes conceptions, avec plus de développement, dans un important volume sur la *Notion de l'Espace*, publié par les soins de la Fondation universitaire. On y trouve une revue complète de toutes les explications historiques qui ont été présentées depuis le XVII^e siècle.

Son étude sur la *Notion de temps* qui, à partir de 1913, devient le tome III du cours de Cosmologie, se maintient de même à égale distance du réalisme outré et de l'idéalisme.

Ajoutons qu'on peut suivre, dans les cent premiers fascicules de la *Revue néo-scolastique de philosophie*, les progrès de ses recherches. Mainte étude qu'il y publia est une mise au point de problèmes nouveaux, où il esquisse des doctrines que ses livres devaient, plus tard, présenter sous une forme définitive. D. Nys fut un collaborateur inlassable et dévoué de ce périodique, que le cardinal Mercier avait fondé pour y rassembler les travaux des professeurs de l'Institut.

Lorsqu'en 1921 fut constitué le jury chargé de juger le concours des sciences philosophiques pour la période 1908-1917, le rapporteur, M. Decoster, professeur de philosophie à l'Université de Bruxelles, jugea le travail scientifique accompli par notre regretté collègue, en ces lignes que nous prenons plaisir à faire nôtres :

L'œuvre de M. Nys se présente comme un tout organique, vraiment et puissamment synthétique. Elle embrasse, dans sa totalité, un département important de la philosophie — la cosmologie ou « étude philosophique du monde inorganique » — et l'explore jusque dans ses régions les plus reculées. Nous trouvons ici cette universalité véritable qui est, en philosophie, la marque de la parfaite maîtrise¹.

Nous faisons suivre ces extraits d'une étude sur l'œuvre scientifique de M. D. Nys, sous la signature de M. Renoirte, qui a repris son enseignement.

Lorsque Mgr Mercier s'assura la collaboration de M. Nys à la restauration de la philosophie scolastique, le domaine de la cosmologie était le plus chaotique et le plus délaissé. Tandis que la psychologie thomiste, la métaphysique, la morale avaient rapidement

1) *Moniteur belge* du 25 mars 1921.

montré leur supériorité, beaucoup d'esprits se demandaient si les anciennes doctrines cosmologiques n'étaient pas définitivement périmées. Les faits et les théories scientifiques récentes n'imposaient-ils pas un changement radical ? Parmi les premiers néo-scolastiques, de bons esprits comme Tongiorgi et Palmieri alliaient aux thèses générales de la métaphysique aristotélicienne des emprunts à Descartes ou à Leibniz. D'autres se rattachaient à Boscovich. La théorie hylémorphe paraissait surannée en face des acquisitions des sciences physico-chimiques.

Ce fut une réelle originalité pour M. Nys d'avoir voulu comparer franchement les théories cosmologiques de saint Thomas avec les idées nouvelles. Quelque étroitement qu'elles leur aient été associées dans l'esprit des scolastiques décadents, les thèses essentielles de la cosmologie n'étaient point solidaires des erreurs de la physique ancienne ; il fallait les maintenir en montrant qu'elles s'accordaient avec les faits certains. Mais ce ne fut pas par une critique des sciences un peu sceptique, comme celle qui se fit jour plus tard, que M. Nys voulut établir cette valeur définitive de la cosmologie scolastique. La science se présentait à lui avec des prétentions réalistes ; elle était, en fait, toute pénétrée de philosophie. Il l'acceptait dans ce qui lui paraissait ses acquisitions définitives. Sa critique consistait surtout à discerner les faits et les lois, d'une part, les hypothèses et les théories, de l'autre. La cosmologie était dans le prolongement des sciences, parce que, malgré la multiplicité et les raffinements de celles-ci, elle trouvait un objet formel distinct, les causes constitutives ou externes ultimes du monde. C'était son instinct de métaphysicien qui lui inspirait cette distinction. Par ailleurs, il restreignait la cosmologie à l'étude du monde inorganique pour des motifs de pure méthodologie, tout en reconnaissant qu'une philosophie naturelle plus vaste, englobant aussi les êtres vivants, était possible ¹⁾.

Ces idées inspiraient, dès 1888, sa dissertation doctorale, première ébauche du grand cours de cosmologie ²⁾. Elles sont développées dans deux articles de la *Revue néo-scolastique* à ses débuts ³⁾. Elles sont le fond de la *Cosmologie*, l'œuvre de toute la vie du maître et qu'il n'a cessé de tenir à jour et de nuancer.

Lorsque, plus tard, se firent jour les nouvelles conceptions de

1) Cf. *Cosmologie*, I, 4^e éd., Louvain, 1928, p. 27 et p. 33, note.

2) *Le problème cosmologique*, Louvain, Ch. Fonteyn, 1888.

3) *Philosophie et sciences dans l'étude du monde inorganique*, *Revue néo-scolastique*, I (1894), pp. 163-171, 197-213.

Duhem, de Poincaré, de Mach, d'Ostwald et de tant d'autres sur la valeur et le rôle de la science, M. Nys n'eut garde de les négliger. Il leur consacra de nouveaux développements destinés à les faire rentrer dans les cadres déjà tracés et surtout à montrer que la cosmologie ne peut se désintéresser de l'étude des faits et des théories scientifiques¹).

On comprend, dès lors, l'orientation que devait prendre la cosmologie. Une accumulation de faits, un dépouillement conscientieux des doctrines scientifiques devaient précéder l'interprétation philosophique. M. Nys se livra assidûment à ce travail d'érudition critique. Il se tint au courant de toutes les découvertes qui pouvaient intéresser la connaissance du monde inorganique. Il fit passer dans les éditions successives de la cosmologie le fruit de lectures étonnamment étendues, enrichissant toujours ses pages de nouvelles citations et de références plus nombreuses. Les faits ainsi classés servaient à juger les théories cosmologiques explicatives : d'abord le mécanisme était étudié en détail comme étant le système le plus important opposé à l'hylémorphisme. Ensuite le dynamisme et l'atomisme dynamique faisaient l'objet d'un examen critique. Puis, séparant l'exposé scientifique de l'énergétique de son interprétation philosophique, il montrait les erreurs que celle-ci impliquait. Enfin, la théorie scolastique était développée, largement confrontée avec les faits et justifiée par ses preuves propres et par la réfutation des objections qu'on lui oppose.

A proprement parler, il n'y avait pour M. Nys qu'un argument décisif et d'ailleurs tout à fait complet par lui-même en faveur de l'hylémorphisme : l'existence de la finalité dans le monde. Celle-ci s'imposait de mille manières. Tous les faits d'observation l'établissaient ; toutes les sciences étaient appelées à en témoigner. De la finalité interne des êtres inorganiques résultait l'existence de natures spécifiques et par conséquent de transformations substantielles. La diversité spécifique des corps et surtout l'opposition entre les propriétés actives et passives ne lui paraissaient être que des commencements de démonstration ou des confirmations de la théorie déjà établie.

D'autres particularités de son ouvrage lui tenaient à cœur, et il en a défendu certaines dans des discussions serrées mais toujours courtoises. C'était d'abord la notion d'individu dans le monde inorganique et le mode de persistance des composants dans le mixte.

1) Cf. *L'énergétique et la théorie scolastique*, *Revue néo scolastique*, XVIII (1911), pp. 341-365, XIX (1912), pp. 5-41. *Cosmologie*, 3^e éd., I, pp. 58-63.

Les corps tels qu'ils apparaissent à nos sens ne sont, selon lui, que des agrégats de molécules et d'atomes. Ce sont les atomes dans les corps simples, les molécules dans les corps composés qui sont les vrais individus, composés de matière et de forme et sujets des propriétés. Dans les corps composés, l'unité est aussi parfaite que dans les corps simples, et les atomes n'y ont plus une existence actuelle ; ils persistent virtuellement, suivant la formule thomiste. M. Nys entendait cette persistance des propriétés mêmes des atomes entrant dans la combinaison et il leur attribuait une localisation spéciale dans les parties de la molécule du composé¹).

Les expériences biologiques récentes et les constatations de la chimie lui firent modifier l'ancienne théorie sur la divisibilité des formes essentielles : il l'admettait pour tous les organismes et la rejetait pour les corps non vivants, mais il distinguait la divisibilité des formes et l'aptitude des parties à reconstituer le type normal de l'espèce.

La production des formes substantielles posait pour M. Nys un difficile problème. Comment ces réalités substantielles pouvaient-elles être produites par la causalité, même dépendante de la substance, de forces accidentielles ? Il résolvait la question en admettant un concours divin élevant ces qualités et leur conférant une efficacité supérieure.

La critique du dynamisme amenait l'auteur à examiner la possibilité de l'action à distance. Il était fermement convaincu qu'aucun argument ne pouvait, sans pétition de principe, y faire voir une contradiction métaphysique. Mais il admettait qu'elle était contraire à toute expérience et physiquement impossible.

Dans l'étude des propriétés des corps, M. Nys s'attachait particulièrement à la quantité et à celles qui en découlent. Sur l'essence de la quantité et sur le principe d'individuation, il soutint toujours vigoureusement les thèses proprement thomistes, à l'encontre des doctrines suaréziennes.

La notion de temps et celle d'espace furent l'objet de deux monographies qu'il étendit abondamment et qu'il incorpora comme troisième et quatrième volumes à son cours de cosmologie²).

Dans la première, il défendit avec force une doctrine bien tho-

1) Cette opinion fut ensuite soutenue indépendamment par le R. P. De Munynck, O. P., qui a reconnu la priorité de M. Nys. Cf. *Acta primi congressus thomistici internationalis*, Romae, 1925, p. 121, note.

2) *La notion de temps*. 1^e éd. in-16, Louvain, 1898 ; 3^e éd. in-8^o, 1925. *La notion d'espace au point de vue métaphysique et psychologique*, Louvain, Fon-

miste, celle de la possibilité de l'existence du monde *ab aeterno*. Il l'appuyait entre autres sur la non-impossibilité de la multitude infinie en acte, tenant moins compte, sur ce point, des dernières précisions de la *Somme théologique*. Quant à l'espace, il critiquait longuement les conceptions souvent divergentes des philosophes et fondait sa théorie d'un réalisme modéré sur la distinction du lieu interne et du lieu externe. Grâce à elle, il pouvait aussi maintenir l'existence du mouvement absolu.

Telle sont brièvement rappelées, les principales thèses et les idées directrices de cet enseignement et de cette œuvre écrite. Les travaux de M. Nys, on s'accorde à le reconnaître, ont marqué une date dans l'histoire du renouveau thomiste. Il ne peut nous appartenir de les caractériser en ce moment en détail. Il est sûr que la branche de la philosophie à laquelle il s'est spécialement appliqué lui doit des progrès durables.

F. RENOIRTE.

Voici la liste des publications de M. Nys

Livres.

1. **Le problème cosmologique.** Louvain, Ch. Fonteyn, 1888, in-8°, 202 pp.
2. **La notion de temps d'après saint Thomas d'Aquin.** Louvain, Polleunis et Ceuterick, 1898, in-12, 250 pp.
3. **La notion d'espace au point de vue métaphysique et psychologique.** Louvain, Ch. Fonteyn, 1900, in-12, 289 pp.
4. **Cosmologie ou Etude philosophique du monde inorganique.** Louvain, Institut supérieur de Philosophie, 1903, in-8°, II-575 pp. — 2^e éd. ib. 1906, in-8°, 608 pp. — 3^e éd. ib. 1918, 2 vol. in-8°, VII-432-495 pp. — 4^e éd. (posthume) ib. 1928, 2 vol. in-8°, VIII-335-360 pp.
5. — Dans le « **Traité élémentaire de philosophie à l'usage des classes** ». Louvain, Institut supérieur de Philosophie, 1905 (plusieurs fois réédité) : **Cosmologie**, in-8°, 142 pp.
6. **La nature de l'espace d'après les théories modernes depuis Descartes** (Académie royale de Belgique, Mémoires couronnés, série in-8°), Bruxelles, Hayet, 1907, III-209 pp.

teyn, 1900, in-12, 289 pp. *La notion d'espace*, Bruxelles, R. Sand, 1922, in-8°, 446 pp. Entre ces deux derniers se place le mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique : *La notion de l'espace d'après les théories modernes depuis Descartes*, Bruxelles 1907.

7. **La notion de temps.** Louvain, Institut supérieur de Philosophie, 1913, in-8°, 308 pp. — 3^e éd. Louvain, ib., 1925, in-8°, 312 pp.

8. **La notion d'espace.** Bruxelles, R. Sand, 1922, in-8°, 446 pp.

Articles.

Dans *The catholic Encyclopedia*, New-York, 1908-1912 :

9. **Cosmology**, 14 pp.

10. **Minckelers**, 3 pp.

11. **Time**, 2 pp.

Dans *Revue Néo-Scolastique* :

12. **Philosophie et sciences dans l'étude du monde inorganique**, I (1894), pp. 163-171, 197-213.

13. **La notion de temps d'après saint Thomas d'Aquin**, IV (1897), pp. 28-43, 225-246, 367-374.

14. **La nature du composé chimique**, V (1898), pp. 172-192, 388-404.

15. **Etude sur l'espace**, VI (1899), pp. 221-241.

16. **La définition de la masse**, VIII (1901), pp. 5-25.

17. **La divisibilité des formes essentielles**, IX (1902), pp. 41-52.

18. **L'individu dans le monde inorganique**, X (1903), pp. 5-23.

19. **La physique de la qualité**, X (1903), pp. 394-398.

20. **L'hylémorphisme dans le monde inorganique**, XI (1904), pp. 35-57.

21. **Discussion sur certaines théories cosmologiques**, XII (1905), pp. 60-83, 316-337.

22. **Réponse aux critiques du R. P. Geerts**, XII (1905), p. 487.

23. **Réponse aux difficultés proposées par M. Laminne** XIII (1906), pp. 331-337.

24. **A propos du composé chimique**, XV (1908), pp. 231-249.

25. **Bulletin de cosmologie. Bulletins bibliographiques** XIV (1907), pp. 103-112 ; XVII (1910), pp. 104-132.

26. **L'énergétique et la théorie scolastique** XVIII (1911), pp. 341-365 ; XIX (1912), pp. 5-41.

27. **Le monisme**, XIX (1912), pp. 515-536.

28. **Le temps a-t-il commencé et finira-t-il?** XX (1913), pp. 409-430.

29. **Une critique à côté**, XX (1913), pp. 218-225.

30. **La constitution de la matière d'après les physiciens modernes**, XXI (1914-1919), pp. 125-151.

31. **L'homogénéité de l'espace**, XXIII (1921), pp. 140-162.

32. **L'espace réel ou l'univers actuel est-il fini?** XXIV (1922), pp. 66-92.

33. **N'y a-t-il dans l'univers que des mouvements relatifs?** XXIV (1922), pp. 170-194.